

montagnards Malkhoubii*. Une inscription funéraire (*J.L. Alg.*, II, 1, 3411) d'El-Ma el-Abiod, près de la route de Constantine à El-Milia (Gsell, *AAA*, f. 8, n° 139), concerne un préfet de la *gens Salas(siorum)*. Mais la localisation de l'inscription n'implique pas nécessairement que la tribu des Salassii ait été implantée un temps sur le territoire cirtéen.

Jehan DESANGES

S10. SALATHI (cf. *Salinsae*)

Les Salathi ne sont mentionnés que par Ptolémée (IV, 6, 6, Müller p. 745), en Libye intérieure, entre le mont Mandron, d'où s'écoule le fleuve Salathos (IV, 6, 3, p. 735), et le mont Sagapola. On peut en conclure que les Salathi, comme il est logique, sont les riverains du Salathos, dont l'embouchure est située par Ptolémée (IV, 6, 2, p. 731) au sud de la limite de la Tingitane et de l'embouchure du fleuve Soubou ou Sobou, à identifier sans doute avec l'actuel oued Sebou. Le Salathos est très probablement un dédoublement du fleuve Salata (Bou Regreg) dont Ptolémée (IV, 1, 2, p. 576) a signalé l'embouchure en Tingitane, près de la ville de *Sala* (Le Chellah, près de Rabat). Il ne faut pas s'étonner que cette région ait pu glisser dans la Libye intérieure du géographe alexandrin. Selon Pline l'Ancien (V, 5), « la ville de Sala, située sur le fleuve homonyme, est déjà au voisinage d'espaces désolés (*solitudines*). Des troupeaux d'éléphants l'infestent ». Quant à Philostrate (*V. Ap.* V, 1), il estimait, au III^e siècle de notre ère, qu'à partir des bouches du fleuve de Sala, la Libye était déserte et qu'on n'y trouvait plus d'hommes... Sala a toujours été, dans le Maroc romain, sur la route maritime de Cernè*, une escale et une sorte de tête de pont isolée par la forêt, les marécages et la présence des Autololes* qui, sur les chemins de l'Atlas, pour être farouches n'en étaient pas moins des hommes !

Jehan DESANGES

S11a. *SALDAE* (moderne *Bgayet*, Bejaia, Bougie)

L'histoire ancienne de Bejaia* (*Bgayet*, Bougie ; voir note linguistique de S. Chaker ci-dessous) est conditionnée par la proximité de la vallée de la Soummam, du Djurdjura, des Babors et des Bibans.

La présence humaine dans la région remonte très loin dans la préhistoire, bien représentée dans la région, par exemple par la grotte d'Ali Bacha*, celle de l'Adrar Gueldaman* (Kherbouche, Hachi et alii, 2014), etc. Nous ne remonterons pas aussi haut, en nous limitant à la seconde partie du premier millénaire avant notre ère. Le plus ancien vestige connu se trouve

Bicaye

020871

à Bougie même, il s'agit du « tombeau punique » (Debruge 1904), en réalité un *hanout**, forme particulière d'une très ancienne tradition funéraire libyque (et non punique). Toutefois, son ancienneté nous échappe.

L'excellent port naturel de Bejaia a tout naturellement attiré les marins dès la plus haute antiquité. Le Périple du Pseudo-Scylax* (éd. Muller, p. 90, § 111), ouvrage géographique grec dont la rédaction finale semble dater d'avant 360, mais qui comporte beaucoup de données très antérieures, cite la ville sous le nom de *Sida*. On a cru que cette forme était erronée, mais on peut en trouver une confirmation dans le nom, bien libyque, de villes comme *Thamusida* ou *Tocolosida*. Le Périple semble considérer la ville comme une possession de Carthage, ce qui n'est pas sûr à cette date, mais montre qu'elle était au moins en partie puniciée avant le milieu du IV^e siècle avant J.-C., tandis que la vie libyque traditionnelle continuait un peu plus loin, ainsi qu'en témoignent les allées couvertes* de type Aït Rahouna* et Ibahrissen.

Au plus tard en -237, les Puniques, chassés de Sicile, de Sardaigne et des Baléares, ne pouvant plus faire escale dans les îles désormais entre les mains des Romains, durent emprunter vers l'Ibérie la route maritime qui suivait la côte algérienne, et sans doute contrôler directement un certain nombre de ports. Bejaia fut du nombre. La ville fut entraînée dans la seconde guerre punique (218-201 avant J.-C.). Hannibal y leva certainement des soldats, comme dans d'autres villes du Metagonium, avant de partir pour la conquête de Rome. Un trésor de 3 000 monnaies de Carthage, découvert à Bgayet en 1927, a probablement été enfoui entre 210 et 202 avant J.-C. (Laporte 1998, Soltani 1998 et 2005). On comprend, d'après le lieu de sa découverte (rue Fatima, un peu à l'est et au dessus du théâtre), que la ville antique était installée à l'extrémité d'un contrefort du mont Gouraya dominant la mer. Cette langue de terre en pente vers l'est était défendue au nord, à l'est et au sud par une falaise abrupte. À l'ouest, elle avait sans doute été barrée par un fossé et un rempart disparus sous la ville moderne. Mais Hannibal échoua et fut vaincu à Zama en 202. Désormais, Massinissa (203-148 avant J.-C.) régna en maître sur la Numidie et l'essentiel de la (future) Maurétanie césarienne.

On ignore le sort de la ville, comme celle de nombreuses villes de la Numidie occidentale, pendant près d'un siècle.

Lors du partage des états de Jugurtha (105 avant J.-C.), Bocchus I^{er} (118-81 avant J.-C.) fut récompensé de son soutien à Rome en recevant la partie occidentale de la Numidie, qui fit désormais partie de la Maurétanie. De numide, *Saldae* devenait maure, sans que la population n'en changeât pour autant. Bocchus récupéra en 88 la partie orientale de la Maurétanie, ainsi unifiée, qui passa par la suite à son fils Sosus / Mastanesosus* (81-49). À la mort de ce dernier, le royaume fut à nouveau partagé entre ses deux fils. La partie orientale, avec la région de *Saldae*, échut à Bocchus II (avant 49-33 avant J.-C. qui réunifia à nouveau royaume à la mort de son frère en 38. *Saldae* était alors « maure » depuis un demi-siècle.